

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IX

A L'HÔPITAL

Le jeudi suivant, sur les midi, Amédée vit Annonciade faire quelques apprêts de toilette annonçant le projet de sortir. Un tel acte, en dehors des habitudes de la jeune femme, surprit étrangement son mari et il ne put s'empêcher de demander :

— Est-ce que par hasard vous allez faire une visite ?

— Une visite à l'hospice, dit-elle en souriant tristement, le seul sourire que lui eût laissé la lassitude du cœur ; voulez-vous me donner le bras jusque-là ?

— A l'hospice, ma chère enfant ! s'écria Amédée surpris ; quelle singulière promenade ! Que voulez-vous aller faire là ?

— Notre laitière y est entrée malade, c'est une brave femme à laquelle je voudrais porter des secours.

— Vous n'êtes rien moins qu'une petite sainte, ma chère Annonciade ! de grand cœur je m'associerai à votre acte de charité en vous servant de cavalier.

Annonciade mit son chapeau, son burnous et ses gants.

— Quand vous voudrez, dit-elle à son mari.

— Je suis à vos ordres, mon amie.

Ils firent cette course avec enjouement. Cela leur arrivait rarement de sortir ensemble, de sortir en se donnant le bras. Pour descendre de leur campagne jusqu'à la ville, ils prirent un petit chemin couvert à travers les champs. C'était à la fin de l'hiver : car mars dans le Nord n'est un mois de printemps que dans le calendrier, la terre semblait encore couverte de feuilles sèches ; et cependant, par-ci, par-là, l'œil charmé découvrait une primevère ou une violette qu'Amédée cueillait avec empressement et offrait avec bonne grâce. Annonciade les mettait à sa robe avec des cris joyeux et le parfum de ces humbles fleurs, cueillies et données par lui, causait à la jeune femme une douce ivresse.

Ils arrivèrent à l'hospice. L'aspect en était triste et sombre. Mais au rebours du petit nid d'Annonciade dont les bords étaient fleuris et l'intérieur dévasté, l'hospice renfermait des cœurs en paix avec le ciel et avec eux-mêmes.

Des malades déjà convalescents étaient assis dans la cour d'entrée sur les bancs de pierre espacés entre les arbres ; ils demandaient au soleil, l'ami des vieillards et le tonique des faibles, de réchauffer leurs membres et d'égayier leurs cœurs. A l'aspect d'Amédée et de sa jeune femme, presque tous se levèrent et portèrent la main au bonnet d'uniforme en toile blanche qui leur couvrait la tête. La vue d'étrangers jeunes et paraissant heureux leur fut un thème de longues causeries. Amédée répondit à leur salut tout en se hâtant d'entraîner Annonciade dont les premiers pas dans cette maison des douleurs humaines, étaient accompagnés de terreurs enfantines qui la faisaient s'appuyer tremblante au bras de son mari.

Ce n'est pas que le genre de douleurs dont elle était le témoin fût de nature à l'impressionner ; la maladie, l'âge ne lui semblaient pas des fardeaux lourds à porter : elle trouvait que le brisement de toute espérance pesait d'un bien autre poids sur son âme ; ce qu'elle éprouvait donc consistait plutôt en une espèce de répugnance et de dégoût pour les laideurs ou les difformités que la maladie et le temps déposent, comme la marque indélébile de notre destruction, sur la face humaine.

Elle pénétra avec Amédée dans la salle Saint-Jean. Là gisaient les véritables malades ; ceux dont l'hôpital est la dernière étape et qui doivent, de ce séjour de paix et d'épreuves, monter à Dieu. Des têtes se levaient de l'oreiller au passage des visiteurs ; d'autres y restaient indifférentes, clouées par le mal sur la couche d'agonie, des gémissements et parfois des cris trahissaient seuls un reste de vie. Annonciade se sentait défaillante ; rien ne parlait à son cœur et tout révoltait ses sens : elle allait demander à son mari de sortir de ce lieu désolé, quand la religieuse de service, qui venait d'apercevoir les visiteurs, s'approcha pour les saluer et leur offrir de les guider.

Cette religieuse, âgée si on compte ses longs services de charité, était entrée dans cette maison à l'âge de quinze ans ; elle pouvait en avoir trente à la visite d'Annonciade. Dans la série de ses jours, pas un n'avait été perdu pour le prochain. A toute heure, sortant d'elle-même, la sainte femme avait été l'humble et charmante servante des pauvres. Sa figure, éclairée par la vertu et par la paix, avait aussi des reflets de tendresse chrétienne dont les malades subissaient l'influence ; ils se sentaient aimés. Or, être aimé, c'est de tous les biens que Dieu donne à l'homme sans contredit le premier, et de tous ceux qu'il lui promet dans l'éternité, le meilleur.

Annonciade, effrayée d'abord, sentit renaître sa confiance à la vue de cette sainte en cornette blanche ; les yeux étaient limpides, les joues fraîches, les lèvres souriantes, l'accueil affectueux.

— Ah ! ma sœur, s'écria la jeune femme étonnée, vous pouvez vivre ici.

— Heureuse, trop heureuse, madame, dit doucement la religieuse, habituée à ces surprises de femme du monde. Dieu habite l'hôpital de nos chers malades.

— Vous vivez au milieu des mourants, reprit Annonciade, qui ne pouvait dominer son effroi et ses répugnances.

— Je ne pourrais vivre autre part, dit la religieuse avec l'accent du cœur.

Et ses yeux parcoururent la salle avec le regard d'amour d'une mère qui surveille ses enfants.

Ce regard tomba sur le cœur d'Annonciade comme une brise embaumée, il trahissait les joies de la vie chrétienne dont elle, la pauvre enfant, était déshéritée. Un cri sortit de ses lèvres :

— Ma sœur, vous avez trouvé le bonheur.

— Le bonheur qui consiste, madame, à ne vouloir en ce monde ni jouissance, ni consolation.

Annonciade resta interdite. Amédée exposa le but de leur visite.

— Nous venons voir Honorine Aubry, ma sœur ; on nous a dit qu'elle est dans cette maison depuis quelques jours.

— Oui, monsieur, répondit la religieuse en s'acheminant vers la malade indiquée ; c'est une brave femme, bien éprouvée comme toutes les vraies servantes de Jésus.

Les yeux d'Amédée et d'Annonciade se rencontrèrent. Eux

aussi étaient éprouvés ; mais étaient-ils bien de véritables, de bons serviteurs de Jésus ?

Ils étaient arrivés : c'était là. Dans un petit lit en fer rangé, comme tous les autres, auprès de la muraille, à deux mètres à peine du lit voisin, Honorine Aubry, ancienne infirmière de l'hospice, mariée par ces dames à un honnête ouvrier, revenait pour mourir après avoir connu dans ce monde les courtes joies et les grandes douleurs. Elle avait vingt-quatre ans ; sur ses traits altérés par les larmes, on voyait les vestiges d'une remarquable beauté, mais déjà les grands yeux noirs s'éteignaient, et les pleurs continuels traçaient sur les joues de la jeune femme quelques années avant si roses, des rides précoces. Quatre fois Dieu lui donna la gloire de la maternité, elle eut de beaux enfants, elle les nourrit, ils jouèrent autour d'elle, et son cœur fut réjoui. Et puis elle les perdit tous quatre. Le silence de la mort régna où retentissaient les chants joyeux de la petite famille ; le père et la mère, gens pleins de foi, restèrent au foyer désert ; ils ne pleuraient pas trop, ils ne se plaignaient jamais, la douleur était au fond.

Une maladie de langueur, analogue, quant au caractère, à celle dont paraissait atteinte Annonciade, s'empara d'Honorine. Peu à peu on la vit dépérir ; elle ne mangea plus et le médecin inquiet dit : « Il faut la changer d'air. » Une femme d'ouvrier n'a ni le temps, ni l'argent nécessaire pour voyager. Honorine dit à Vincent : « J'irai quelque temps à l'hospice. » C'est là ce qu'elle appelait changer d'air. On vendit la vache, bonne bête qui faisait du bien au petit ménage par son produit quotidien ; Honorine prévint ses pratiques de ne plus compter sur elle. C'est ainsi qu'Annonciade apprit son entrée à l'hospice ; elle supposa que la misère seule la conduisait et se promit de l'y secourir.

Honorine revenait mourir aux lieux où elle avait presque reçu la vie. Entrée à l'hôpital à quatre ans, par suite de l'abandon de sa mère, on la garda provisoirement en dépôt et puis on l'aima, on l'instruisit, et, à quatorze ans, on en fit une infirmière. Elle avait au cœur la reconnaissance des soins reçus, elle répondit aux bontés des religieuses, elle les édifia souvent par son admirable résignation. La sœur Marie de la Croix raconta à Amédée et à Annonciade cette courte histoire. Ils en furent tous deux touchés. Ils avaient vu, chaque matin, Honorine venir aux Osiers, apporter le lait du jour, sans s'arrêter dans son labeur et dans son devoir pour écouter pleurer son cœur. N'était-ce point une leçon que leur donnait la Providence dans l'exemple de cet enfant du peuple ? Amédée avait vu la douleur aux prises avec le désespoir aboutir au suicide ; il voyait aujourd'hui une douleur plus sainte, plus légitime, aux prises avec la vertu, et le résultat, c'était la résignation chrétienne. La foi lui entraînait au cœur.

Honorine parut très sensible à leur visite. Devant les témoignages de sympathie que lui donnait Annonciade, elle laissa s'épancher son âme. La femme du peuple sans éducation eut une éloquence sublime en parlant de sa douleur avec cet accent chrétien qui la rend si grande et si touchante. Annonciade, peu au fait de cette résignation, semblait douter de la dose de sensibilité de la pauvre mère, elle fut bientôt détrempée.

— J'aurais, disait Honorine, consenti si volontiers à manger du pain noir jusqu'à la fin de mes jours et à coucher sur la paille pour en garder un seul ; mais les perdre tous quatre !

Et un silence plus éloquent que des paroles et des larmes révélait l'amertume de la pensée.

— La vue des autres enfants doit vous être bien cruelle, demanda Annonciade pour sonder la douleur de cette femme et la comparer à la sienne ?

— J'éprouve bien un peu de dessèchement, surtout quand il meurt un de ces petits malheureux ; je ne leur ai jamais souhaité de mal, et, pourtant, quand je rencontre un petit convoi se dirigeant vers le cimetière, je ne peux m'empêcher de penser : les tiens y sont bien !

— Pauvre mère ! murmura Annonciade.

— J'aime le bon Dieu, reprit Honorine, dont les larmes coulaient au souvenir de ses enfants, notre divin Sauveur a souffert pour nous apprendre à souffrir.

Amédée et Annonciade comprirent la différence de cette douleur profonde et généreuse avec la leur si stérile et si égoïste. Honorine souffrait plus qu'eux, et cependant elle ne s'arrêtait pas dans sa voie, elle redoublait de foi en Dieu, d'espérance et d'amour.

Ils la quittèrent en lui promettant de revenir ; ils avaient oublié, Amédée en ses répugnances, Annonciade ses terreurs.

Après s'être absentée quelques instants, la religieuse les rejoignit :

— Madame n'a jamais visité notre maison ? demanda-t-elle gracieusement.

— Non, ma sœur, répondit la jeune femme, c'est la première fois que j'entre dans un hôpital.

— Voulez-vous me permettre de vous le faire parcourir ?

Annonciade consulta son mari du regard :

— Bien volontiers, dirent-ils tous deux.

Ils allèrent à la chapelle nouvellement construite et réellement élégante. Les religieuses étaient presque toutes dans leurs stalles ; on venait de sonner la lecture spirituelle. Leur recueillement infini prouvait combien leur âme était unie à Dieu. Les visiteurs s'agenouillèrent. Annonciade le faisait souvent, mais c'était la première fois qu'elle y apportait tant de ferveur ; Amédée ne pria jamais. Cependant, dès que ses genoux eurent fléchi, il sentit que son cœur s'élevait. Cette prière faite en commun, en les rapprochant de Dieu, les rapprocha l'un de l'autre ; en sortant de l'église, ils se regardèrent avec des larmes dans les yeux.

Ils visitèrent le jardin. Il se composait de sept à huit arpents moitié en légumes, moitié en fleurs ; des ruisseaux coulaient dans des rigoles et égayaient le parterre ; à l'une des extrémités, des jeunes filles en chantant lavaient du linge dans un grand bassin. De belles et vastes prairies s'étendaient au-delà du jardin, des bestiaux se couchaient mollement sur l'herbe fraîche et fleurie. La sœur Marie de la Croix, en montrant ainsi les propriétés du couvent, dit que c'était son seul revenu. Elles vivaient pauvres avec les pauvres.

Elle renouvela souvent sa visite. Elle avait pris l'aimable religieuse en affection et se jetait à son cou avec les sentiments qu'elle eût témoignés à sa sœur.

— Je suis triste aujourd'hui, disait-elle, presque chaque fois en arrivant, je viens vers vous pour que vous me guérissiez.

— Ce n'est point heureusement un mal incurable, répondait avec son franc rire la sœur de Marie de la Croix.

Elle renouvela souvent sa visite. Elle avait pris l'aimable religieuse en affection et se jetait à son cou avec les sentiments qu'elle eût témoignés à sa sœur.

— Je suis triste aujourd'hui, disait-elle, presque chaque

fois en arrivant, je viens vers vous pour que vous me guérissiez.

— Ce n'est point heureusement un mal incurable, répondait avec son franc rire la sœur Marie de la Croix.

Et, prenant le bras de la jeune femme, elle la conduisait à la crèche et lui mettait dans les bras un beau petit enfant blanc et rose, dont les innocentes caresses rassérénèrent l'âme d'Annonciade ; elles allaient aussi à la chapelle arranger des fleurs dans les vases ou changer la nappe de l'autel ; elles portaient du pain aux petits poissons du réservoir où elles s'installaient dans la salle verte au bout du jardin et faisaient de longues causeries.

Il ne fallut pas longtemps à la religieuse, qu'une intime pratique de la vie avait initiée à la science des âmes, pour deviner que celle d'Annonciade était gravement atteinte. Mais où gisait le mal et quelle sombre douleur pouvait ronger cette jeune femme dont, aux regards humains, les pas étaient jonchés de fleurs ? Quel baume mettre sur une blessure dont on ne voit ni l'ouverture, ni le sang ? La sœur Marie de la Croix se tourna vers Dieu et lui demanda sa lumière. Elle sentait qu'à cette pauvre âme malade qui venait vers elle avec tant d'abandon, elle pouvait et devait faire du bien. Elle lui infusa petit à petit et à doses légères, l'amour du prochain ; sortir de soi est déjà un immense progrès pour le cœur trop occupé de lui-même ; aussi, sans le savoir, la religieuse guidée par Dieu alla droit au but. A cette enfant qui demandait à aimer et qu'une sombre défiance éloignait de l'amour légitime de son mari, elle fit aimer Dieu et les pauvres. Elle mit également Amédée en relation avec l'aumônier de la maison, prêtre distingué, instruit et d'une remarquable piété. Elle amena ainsi la mesure possible d'harmonie dans le jeune ménage et aida généreusement l'action de Dieu.

Cependant, Annonciade s'affaiblissait sensiblement. Il était vraiment très facile de voir qu'elle allait mourir, bien que cela dût se faire sans secousses et par le seul déchirement moral qui, lentement, avait rongé son âme et sa vie. Ses forces physiques ne pouvaient lutter contre l'affliction qui la torturait. Le secours venait trop tard, et plus d'une année d'agonie intérieure avait détruit et usé les ressorts de cet être délicat.

Un matin, en mettant son peignoir, elle s'aperçut de la maigreur de ses bras, et même, en nouant le ruban bleu destiné à retenir les plis de la mousseline, elle remarqua que plus étroit était l'espace dans lequel elle emprisonnait son corps aminci. Un frisson la prit, la jeunesse s'épouvanta. « Je me meurs, » pensa-t-elle en se regardant dans la glace et lisant clairement dans sa pâleur et dans ses yeux éteints les dernières clartés de la vie.

Alors une réaction terrible, quoique passagère, eut lieu dans l'âme de cette pauvre petite femme de dix-neuf ans. La peur de la mort et la passion de la vie la saisirent avec violence. Dieu a mis ce double sentiment au cœur et la nature en subit la lutte. Annonciade poussa des cris sourds et versa des larmes sanglantes ; elle demanda au ciel et aux hommes la santé ; elle pensa à Amédée, à sa jeunesse ; elle se dit avec désespoir que peut-être une autre femme la remplacerait, et elle faillit succomber à l'horreur de cette pensée. Mais, comme dans toutes les grandes crises, l'abatement ne tarda pas à succéder à ce mouvement de fièvre, et l'abatement ce fut la résignation. Elle envisagea la mort avec le sang-froid d'une chrétienne.

Elle voulut néanmoins savoir la vérité, et, profitant d'un dîner que son mari avait accepté chez le principal, elle envoya chercher le médecin.

— Docteur, lui dit-elle sans préambule, je me meurs.

Il affecta de rire et de repousser cette idée comme une chimère ; mais tel avait été le saisissement dans lequel l'avait plongé ce début, lui qui savait la vérité, qu'il dissimula mal son impression.

Si Annonciade eût pu garder l'ombre d'une illusion, cette molle défense la lui aurait enlevée. Mais, entre la vérité pensée et la vérité dite, il y a encore une si grande distance qu'elle leva vers Dieu un regard d'angoisse inexprimable, et que ses deux mains d'enfant se croisèrent dans une légère convulsion. Cependant, au bout d'un instant, elle dit avec un calme forcé :

— N'essayez pas de me tromper, docteur, je connais la vérité ; dites-moi seulement ce que j'ai de temps à vivre.

— Nous n'en sommes pas là, répondit vraiment ému l'honnête vieillard, allons donc, ma chère enfant, chassez-moi ces idées noires ; soyez gaie, prenez de la distraction et vous guérirez. Chez vous, la sensibilité est très développée ; elle a dû, dans quelque circonstance de votre vie, que j'ignore, recevoir un choc violent ; voilà la source du mal, le remède est entre vos mains bien plus qu'en celles du médecin.

Annonciade cacha sa figure dans ses mains :

— Le remède, c'est la mort, murmura-t-elle d'une voix saccadée et le cœur glacé au souvenir de ce jour où sa sensibilité avait reçu, suivant l'expression et l'opinion du docteur, un choc terrible.

M. Andrioux s'inquiéta de voir la persistance d'une idée fatale à la vie de la jeune femme, il tenta de l'en détourner et demanda :

— Quel âge avez-vous, madame ?

— J'ai dix-neuf ans.

— On ne meurt pas à dix-neuf ans.

— Ne meurt-il donc jamais d'enfants, de jeunes filles ?...

— Vous vivrez pour votre mari.

— Combien de temps ?

— Dieu seul, madame, sait les années qu'il nous réserve.

— Et les médecins aussi ; Dieu les éclaire, Dieu les instruit.

— Et bien souvent Dieu permet qu'ils se trompent.

— Ah ! docteur, pas pour moi.

— Mais d'où vient cette conversation, de grâce ? Avez-vous quelques peines ? Voyons, une petite querelle de ménage qui met une ombre sur votre ciel rose ?... Est-ce cela ? M. Amédée est-il sorti sans vous dire adieu ?... Non... alors vous souffrez donc davantage ?

— Pas davantage, docteur : ce sont toujours les mêmes palpitations que vous soignez depuis un an ; de la difficulté à marcher ; de l'oppression à la plus légère émotion, un état nerveux qui me rend impressionnable au moindre bruit, au moindre souffle ; un besoin absolu de repos. Je suis sans souffrance et sans vie comme une personne qui va s'endormir pour ne plus s'éveiller.

(La suite au prochain numéro.)

— Impossible de contracter les maladies suivantes : La diabète, la maladie de Bright, des Rognons, du Foie ou des voies urinaires, si vous faites usage des Amers de Houblon—et si vous avez déjà souffert de ces maladies ces Amers vous guériront radicalement.